

6457 46101-211 166(6)
CATILINA,
TRAGÉDIE.

PAR M. DE CREBILLON , DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

REPRÉSENTÉE PAR LES COMÉDIENS
Ordinaires du Roi , pour la premiere fois,
le 20. Décembre 1748.



A P A R I S ,

Chez PRAULT Fils , à l'entrée du Quai de Conty,
à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A C T E U R S.

CATILINA.

CICÉRON, Consul.

CATON.

PROBUS, Grand-Prêtre,

TULLIE, Fille de Cicéron.

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CÉTHÉGUS.

LUCIUS.

SUNNON, Ambassadeur des Gaules.

GONTRAN.

LICTEURS.

La Scène est dans le Temple de Tellus.



A

MADAME LA MARQUISE
DE POMPADOUR



ADAME,

Oser faire paroître CATILINA sous vos auspices , c'est acquitter un vœu général. Il y a long-tems que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : Heureux si on l'eût jugé digne de sa Protectrice ! Et qui ne sçait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme

É P I T R E.

*absolument oublié ? Soins généreux , qui
ont plus touché que surpris. Que ne doit-
on pas attendre d'une ame telle que la votre ?
Puisse l'hommage que je vous rends ,
MADAME , consacrer à la postérité la
protection que vous accordez aux talens , &
ce monument de ma reconnoissance !*

Je suis avec le plus profond respect ,

MADAME ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
JOLYOT DE CREBILLON.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , la
Tragédie de *Catiline* ; & après le grand succès qu'elle
a eu au Théâtre , il n'est pas possible de douter qu'elle ne
soit très-digne de l'impression. Fait à Paris , ce 13. Jan-
vier 1742.



CATILINA, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.



ESSE de t'effrayer du sort qui te
menace,

Plus j'y vois de péril, plus je me sens
d'audace ;

Et l'approche du coup qui vous fait tous
trembler,

Loin de la ralentir, sert à la redoubler.

Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime ;

Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,

Lentulus, & le mien ne peut voir sans pitié

Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.

Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,

Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.

Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux

Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?

Issu des Scipions , tu crains qu'à ta mémoire
 On ne refuse un jour place dans leur histoire ;
 Et le rang de Préteur qui te lie au Sénat ,
 Trouble en un Conjuré le cœur d'un Magistrat.
 Tu crains pour Rome enfin , voilà ce qui t'arrête ,
 Quand tu ne dois ici craindre que pour ma tête :
 Va , de trop de remords je te vois combattu ,
 Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina , laissons un discours qui m'offense ,
 Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence :
 A force de vouloir approfondir un cœur ,
 Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur ,
 Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre ;
 Mais un Chef de Parti ne doit point s'y méprendre.
 D'entre les Conjurés distingue tes amis ,
 Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis ;
 De toutes les grandeurs qui feront ton partage ,
 Je ne t'ai demandé que ce seul avantage :
 Laisse-m'en donc jouir ; mon amitié pour toi
 N'a que trop signalé sa constance & sa foi.
 Dis-moi , si ta fierté jusques-là peut descendre ,
 De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre ?
 Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ?
 Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire ,
 Qui , de mes volontés secret dépositaire ,
 Osera , comme lui , balancer un moment ,
 Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
 Lentulus dans le fond doit assez me connoître ,
 Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître ,
 Et que ces cruautés qui lui font tant d'horreur ,
 Sont de ma politique , & non pas de mon cœur.
 Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire ,
 En un Chef de Parti forme un aspect contraire ;
 Vertueux ou méchant , au gré de son projet ,
 Il doit tout rapporter à cet unique objet.
 Qu'il soit cru fourbe , ingrat , parjure , impitoyable ,
 Il sera toujours grand , s'il est impénétrable :

S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du Public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès :
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes loix qu'un parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable ;
S'il ne se fût rempli qua d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on sçait leur ressembler.
Un Chef autorisé d'une juste puissance,
Soumet tout, d'un coup d'œil, à son obéissance ;
Mais dès qu'il est armé pour troubler un Etat,
Il trouve un Compagnon dans le moindre Soldat ;
Et l'art de les soumettre exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songez à les subjuguier, sans te rendre odieux .
Mais avant que le jour nous surprenne en ces lieux ,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle ?
Son Grand-Prêtre Probus te sera-t'il fidèle ?
Quoique rien en ces lieux ne borne son pouvoir,
Je ne sai si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet azile ,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile ;
Mais au nouveau Consul le Grand-Prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil ou l'amitié :
Lorsqu'à des Conjurés ses pareils s'associent ,
C'est par des trahisons que tous se justifient.
Aujourd'hui le Sénat doit s'assembler ici ;
Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci.
Jecrains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux ,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Et, comment dans un cœur qu'un si grand soin entraîne ;

Peux-tu concilier tant d'amour & de haine ?
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas ?

CATILINA.

Ah ! si je le ressens, je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme,
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame ;
Mais dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité.
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie ;
Ses graces, sa beauté, sa fiere modestie,
Tout m'en plait, Lentulus ; mais cette passion
Est moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare ;
Je vois à son aspect tout un Peuple enchanté,
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empressent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle ;
Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux
Vint m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
Enfin je l'ai conquis, & sans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet ;
Loin que de mes desseins il suspende l'effet,
Cette flamme où tu crois que tout mon cœur s'applique ;
Est un fruit de ma haine & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux.
Je tiendrai sous mes loix & la fille & le pere,
Et j'y verrai bientôt la République entiere.
Je sai que ce Consul me hait au fond du cœur,
Sans oser d'un refus insulter ma faveur.
Il craint en moi le Peuple, & garde le silence :
Mais tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat
un hymen qui le perd dans l'esprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle :
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidèle,
M'y sert à ménager des Traités captieux,
Où, sans rien terminer, je les trompe tous deux.

Mais

Mais , loin de confier nos desseins au Grand-Prêtre ,
 De ses propres secrets je suis déjà le maître ;
 J'ai flatté son orgueil par le Pontificat ;
 J'ai parlé pour lui seul en public au Sénat ;
 Tandis que pour César , aidé de Servilie ,
 J'engageai Cicéron trompé par Césonie :.
 Enfin , Probus sait trop que s'il m'osoit trahir ;
 Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr ;
 Même ici , par ses soins , je dois revoir Tullie.
 Ne crains point cependant le courroux de Fulvie ;
 Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien ,
 Pour ne se point venger de tant de perfidie ;
 Elle est femme , jalouse , imprudente , hardie
 Elle fait tout , bientôt nous serons découverts ,
 Et je n'entrevois plus que de tristes revers.
 Que faisons-nous dans Rome ? & sur quelle espérance ;
 Parmi tant d'ennemis , avoir tant d'assurance ?
 Contre César & toi les clameurs de Caton
 Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
 Ces deux Consuls , tous deux amis de la Patrie ;
 Brûlans de cet amour que tu nommes manie ,
 Peut-être trop instruits de nos desseins secrets ,
 Préviendront d'un seul coup ta haine & tes projets.
 Déjà , de toutes parts , je vois grossir l'orage ;
 Crassus devient suspect , t'en faut-il davantage ?
 Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour ,
 Les Lettres de Pompée annoncent son retour ;
 Que Pétréius , suivi de nombreuses cohortes ,
 Bientôt de Rome même occupera les portes :.
 César , dont le génie égale le grand cœur ,
 T'accuse d'imprudence & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui , je sai que César désire ma retraite ,
 Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite ;
 Pour voir vos Légions marcher sous ses Drapeaux ;
 Et pour profiter seul du fruit de mes travaux.
 Mais , si le sort répond à l'espoir qui m'anime ,
 Je ferai de César ma première victime ;

Il est trop jeune eucor pour me donner la loi ,
 Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
 Qu'ai-je à craindre dans Rome où le Peuple m'adore ,
 Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre ?
 Le péril est égal, ainsi que la fureur ,
 Et j'ai , de plus , sur eux ma gloire & ma valeur.
 L'exemple de Silla n'a que trop fait connoître
 Combien il est aisé de leur donner un maître ;
 Et ce Pompée enfin , si fameux aujourd'hui ,
 Tremblera devant moi , comme il fit devant lui.
 Manlius avec nous toujours d'intelligence ,
 Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance ,
 Avec sa Légion doit joindre Célius ,
 Et Césion avec lui rejoindre Manlius.
 Sunnon, des fiers Gaulois le Ministre fidèle ,
 Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle ,
 Habile à profiter de celle des Romains ,
 Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
 Cesse de m'opposer une crainte frivole ;
 Dès demain je serai maître du Capitole.
 C'est du haut de ces lieux , que tenant Rome aux fers ,
 Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
 Rome ! je n'ai que trop fléchi sous ta puissance ;
 Mais je te punirai de mon obéissance.
 Pardonne ce courroux à la noble fierté
 D'un cœur né pour l'Empire , ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage ;
 Rome même est trop peu pour un si grand courage.
 Remplis ton sort , fais voir à l'Univers jaloux ,
 Qu'il ne devoit avoir d'autres Maîtres que nous.
 Adieu , Catilina , Probus vient , je te laisse.

CATILINA.

Va , dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse :
 L'un & l'autre en secret daignez voir Manlius ,
 Et faites observer Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

HE' quoi , Seigneur , c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encense !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas ?

CATILINA.

Je le sai , cependant je ne l'y cherche pas.
Votre intérêt , Probus , est tout ce qui m'amène,
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.
César , que Cicéron apuyoit au Sénat ,
César est désormais sûr du Pontificat.
Il l'emporte sur vous , & son audace extrême
Veut soumettre à ses loix la Religion même.
J'ai cru de Cicéron , qui vous est allié ,
Que mon parti pour vous seroit fortifié ,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire :
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire :
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les loix.
Ce Sénat , le modèle & le tuteur des Rois ,
Qui fit à l'Univers admirer sa justice ,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice ,
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux ,
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos ayeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh ! ce n'est pas moi seul , Seigneur , qu'il intéresse ;
Il réjaillit sur vous encor plus que sur moi ,
Vous , qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi ;
Vous , qui jusqu'à ce jour , armé d'un front terrible ,
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible ;
Qui d'un Sénat tremblant à votre fier aspect ,
Forciez d'un seul regard l'insolence au respect :
A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave ,
Enfin , à votre tour , vous souffrez qu'on vous brave ;
Et vous abandonnez le soin de l'Univers

A des hommes sans nom qui mettent Rome aux fers,
 Et que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
 Que sa corruption mette à prix son suffrage ?
 L'Univers ne perd rien à mon abaissement,
 Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement;
 Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître.
 Vous seul... Mais désormais méritez-vous de l'être
 Avec une valeur qui n'oseroit agir,
 Et ce front outragé qui ne fait que rougir ?
 Quoi ! pour vous engager à sauver la Patrie,
 Faudra-t'il qu'avec moi tout un peuple s'écrie :
 La mort nous a ravi Marius & Silla,
 Qu'ils revivent en toi, règne Catilina !

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire,
 Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire;
 Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
 De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
 J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante,
 Que l'approche des Dieux rend si compatissante:
 Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
 Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il ?

CATILINA.

Mon devoir.

A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
 Si l'on veut conserver une vertu sans tache !
 L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
 Dès que le bien public s'oppose au châtement ;
 Ses intérêts sacrés font notre loi suprême,
 Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
 Considérez ce Temple orné de mes ayeux,
 Que Rome a oru devoir placer parmi vos Dieux :
 Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere,
 N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere,
 Et tous muets qu'ils sont, ces marbres généreux,
 Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
 Rome ne me doit rien, & je lui dois la vie,

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ?
 Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur ,
 Soit réduit à chercher un autre défenseur ?
 En vain fondant sur vous sa plus chère espérance ,
 Rome vous élevoit à la toute-puissance :
 J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
 Les faiblesses de cœur d'un obscur Plébéien ;
 Et c'est Catilina , qui seul ici protège
 Un reste de Sénat impur & sacrilège ,
 Un tas d'hommes nouveaux pros crits par cent décrets ,
 Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets.
 Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge ,
 Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
 Non , ce n'est plus ce corps digne de nos Autels ,
 Où les Dieux opin oient à côté des mortels.
 De ce corps avili Minerve s'est bannie ,
 A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie ;
 On ne voit que l'or seul présider au Sénat ,
 Et de profanes voix fixer le Consulat :
 Enfin , Rome n'est plus sans le secours d'un maître.
 Eh qui d'eux plus que vous seroit digne de l'être ?
 César semble promettre un superbe avenir ,
 Que peut-être moins jeune il osera tenir.
 Lucullus n'est plus rien , & son rival Pompée
 N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.
 Crassus , plein de desirs indignes d'un grand cœur ,
 Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur.
 Cicéron ébloui du feu de son génie...
 Mais je veux respecter le père de Tullie.
 Pour Caton , je n'y vois qu'un courage insensé ,
 Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
 Le reste n'est point fait pour prétendre à l'Empire ;
 C'est à vous seul , Seigneur , que j'ose le prédire.
 Quelle gloire pour vous en domptant les Romains ,
 De pouvoir vous vanter au reste des humains
 Que sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre ,
 Un seul homme a changé la face de la terre !

CATILINA :

Ministre des Autels , que me proposez-vous ?

PROBUS.

La gloire de bien faire , & le salut de tous ;
Ce qu'un grand cœur flatté de cet honneur suprême ,
Auroit dû dès long-tems se proposer lui-même.

CATILINA.

Ah ! Probus , je l'avoue , une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur.
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cèdent.

PROBUS.

Hé bien , qu'à ces remords de prompts effets succèdent ;
D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.
Dans un sang ennemi... Mais j'aperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point , cher Probus , je vous prie ;
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis ,
Et je vous rejoindrai bientôt , si je le puis.

(*Probus se retire dans une aile du Théâtre.*)

SCENE III.

CATILINA , TULLIE.

CATILINA.

Q Uoi, Madame, aux Autels vous devancez l'aurore ?
Et quel soin si pressant vous y conduit encore ?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux ,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes Dieux !

TULLIE.

Si ce sont là les Dieux à qui tu sacrifies ,
Apprens qu'ils ont toujours abhorré les impies ;
Et que si leur pouvoir égaloit leur courroux ,
La foudre deviendrait le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie , expliquez-moi ce que je viens d'entendre ,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre ;
Et si nous n'étions seuls , malgré ce que je voi ,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah ! ce n'est qu'à vous seul, grands Dieux, que jem'adresse,
 Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse !
 Monstres, dont la fureur brave les Immortels ,
 Et que le crime suit jusqu'aux pieds des Autels !
 Qui tous baignés d'un sang qui demande vengeance ,
 Osent des Dieux vengeurs insulter la présence !
 Le sang de Nonius versé près de ces lieux ,
 Fume encore ; & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux :
 La sacrilège main qui vient de le répandre ,
 N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome encendre. •
 Ce n'est point Mithridate , ennemi des Romains ,
 Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins ;
 Grands Dieux ! c'est une main plus fatale & plus chère ,
 Qui menace à la fois la patrie & mon pere.
 Ces excès de fureur inconnus à Sylla ,
 N'étoient faits que pour toi , traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence ,
 Madame , ou contraignez vos soupçons au silence ;
 Songez , pour violer le respect qui m'est dû ,
 Qu'il faut auparavant que je sois convaincu ;
 Qu'il faut l'être soi-même , avant que d'oser croire
 La moindre lâcheté qui pût flétrir ma gloire ;
 Que l'amour est déchu de son autorité ,
 Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité :
 Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
 Pardonne à qui le hait , mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié ?
 Tu ne me verras point implorer ta pitié ,
 Cruel ; tu peux porter à la triste Tullie
 Tous les coups que ta main réserve à la Patrie :
 Borne tes cruautés à déchirer un cœur
 Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur ;
 Ce cœur que trop long-tems a souillé ton image ,
 N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage ;
 Rien ne peut expier la honte de mes feux :
 Mais ne présume pas que ce cœur malheureux ,
 Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable ,

T'épargne un seul moment dès qu'il te fait coupable :
 Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi ,
 Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
 Grands Dieux ! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure ,
 Que pour un assassin , un rebelle , un parjure ?
 Et le barbare encore insulte à ma douleur !
 Il veut que mon devoir respecte sa fureur !
 Mais , cruel , mon amour n'en sera point complice ;
 Dût-on charger ma main du soin de ton supplice ,
 Je n'hésiterai point à te sacrifier :
 Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA.

Et, de quoi voulez-vous que je me justifie ?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coutera la vie.
 Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier ,
 Et que tu me réduis , traître , à t'humilier ,
 Esclave , paroissez.

SCENE IV.

CATILINA , TULLIE , FULVIE *déguisée en esclave.*

CATILINA à part.

Q Ue vois-je ! C'est Fulvie.

TULLIE à Fulvie.

Parlez , je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui, moi, parler , Madame ? A quel péril affreux
 Exposez-vous ici les jours d'un malheureux ?
 D'un Romain , quel qu'en soit le rang & la naissance ,
 Je sçai combien je dois respecter la présence ;
 De celui-ci sur-tout je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez , & dépouillez ce frivole respect :
 Un esclave enhardi par le salut de Rome ,
 Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme ?
 Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux ?

Répondre ;

Répondez , quel est-il ?

FULVIE.

C'est un féditieux ;

Je ne connois que trop ce mortel redoutable ;
Et le plus grand de tous s'il étoit moins coupable.
Oui , Madame , c'est lui , voilà le furieux
Qui veut fouiller de sang sa Patrie & ses Dieux ,
Egorger le Sénat , immoler votre pere ,
Et la flamme à la main désoler Rome entiere.

CATILINA , *seignant de ne pas
reconnoître Fulvie.*

Quoi ! vous osez commettre un homme tel que moi ,
Avec des malheureux si peu dignes de foi ?
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave ,
Au mépris de mon rang , me flétrisse & me brave ?
Ah ! c'est pousser l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat , rougis du crime , & non pas du témoin ;
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre ,
Vanter ta dignité , ce n'est pas me répondre.
Adieu.

(à Fulvie.)

Vous , suivez-moi.

CATILINA *arrêtant Fulvie.*

Non , non , il n'est plus tems ;

Cet esclave est chargé d'avis trop importants ;
D'ailleurs , dès qu'avec lui vous osez me commettre ;
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Prenez , venez à nous.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel est donc ton dessein ?
CATILINA.

C'est au nom du Sénat & du Peuple Romain ,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire ,
Probus , qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en imposer ,
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non, loin que ma fierté désormais le recuse ,
C'est devant le Sénat que je veux qu'il m'accuse.
Puis qu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui ,
C'est à Probus, Madame , à répondre de lui.

TULLIE.

Songez, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, songez, Madame, à sauver la Patrie ;
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci ,
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VI.

CATILINA *seul*.

Qu'aurois-je à redouter d'une femme infidèle ?
Où seront ses garans ? & d'ailleurs, que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-tems la peur de Ciceron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique
Par leur illusion trompe la République ,

Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat;
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrieres;
Tandis qu'un grand dessein échape à ses lumières.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens,
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle;
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré;
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je fais qu'à ce prix il me sera fidèle.
Voilà comme un Consul, qui pense tout prévoir;
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Affriquain peu soumis, le Gaulois indomptable;
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets,
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.
Ce n'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête;
Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête;
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti,
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, & toute ta Noblesse.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend;
Ménageons avec lui ce précieux instant,
Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins;
Maître de l'Univers, si tu l'es des Romains;
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse;
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

Fia du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'Abusez point, Probûs, de l'état où je suis :
 Je vous perdrai ; du moins songez que je le puis.
 Vous croyez , à l'abri de votre caractère ,
 Pouvoir impunément défier ma colère ,
 Et que mon cœur tremblant à l'aspect de ce lieu ,
 Va mettre au même rang le Ministre & le Dieu.
 Et quel Ministre encor ! Un sacrilège , un traître ;
 Qui de Catilina devenu le Grand-Prêtre ,
 Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau ;
 Et du sang des Romains nourrir ce Dieu nouveau.
 Lâche , qui se dévoue aux amours de Tullie ,
 Qui de ses propres Dieux profanateur impie ,
 Prête leur Sanctuaire à des feux criminels ,
 Déshonore le Prêtre , & souille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie ;
 Et loin de m'offenser , écoutez-moi , Fulvie.
 Considérez l'abîme où va vous engager
 Une folle habitude à ne rien ménager.
 Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même ;
 Et de plus , un amant qui peut-être vous aime ;
 Le dépit n'a jamais satisfait ses transports ,
 Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords.
 L'amour le mieux vengé , quelle que soit l'offense ,
 Est souvent le premier à pleurer sa vengeance ;

On punit l'inconstant , mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse , & l'espoir d'un retour.
Enfin , que savez-vous si l'on aime Tullie ?
A traves les fureurs dont votre ame est saisie ,
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux ?
Vous savez les projets que votre amant médite :
En pénétrez-vous bien les détails & la suite ?
Un homme tel que lui , doit-il à découvert
Se montrer , sans prudence , au grand jour qui le perd ?
Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte ?
Non , il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe ;
Que l'amour même envain y cherche des secrets ,
Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire ,
Ne vous prouve que trop , malgré votre dépit ,
Pour peu qu'il ait parlé , qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure , tonne , éclate ,
Trouble tout pour servir un Consul qui le flatte.
Devenu du Sénat & l'idole & l'espoir ,
Cicéron est armé du souverain pouvoir.
Le Sénat , qui sur lui redoute une entreprise ,
Pour mettre son Héros à couvert de surprise ,
De l'Ordre équestre entier le fait accompagner :
Puis qu'on ne peut le perdre , il faut donc le gagner.
Pour le faire périr , il faut la force ouverte ;
Mais ce seroit sans fruit travailler à sa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs ,
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs.
Plus de raison alors , & la fière Fulvie
Expose un nom célèbre aux mépris de Tullie ,
Se couvre sans rougir d'un vil déguisement.
Pourquoi ce déshonneur ? Pour perdre son amant.
Ah , Madame ! ce cœur dont j'ai plaint la tendresse ,
De l'habit qui vous cache a-t'il pris la bassesse ?
Dans quel sein déposer des secrets dangereux ,
Si le cœur d'une amante est un écueil pour eux ?
Vit-on jamais l'amour , dans sa plus noire yvresse ,
Emprunter du dépit une langue traîtresse ?

Qui donc ai-je trahi, Ministre ambitieux ?
 Et quelle foi doit-on à des séditieux ?
 La garder aux méchans, c'est partager leur crime :
 Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes ;
 Et je sai, quand la haine enflamme vos pareils,
 Jusqu'où va la noirceur de leurs lâches conseils,
 Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
 César est désigné souverain des augures,
 Cicéron a brigué pour ce Rival heureux,
 Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux :
 Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
 Le moyen qu'à vos yeux je ne sois point coupable,
 Moi, qui viens de sauver un Consul odieux,
 Qui s'est osé jouer d'un Ministre des Dieux,
 Qui de sa dignité dépositaire habile,
 Plein de faste aux Autels, & près des Grands servile,
 Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
 Et n'adore en effet que la seule faveur ?
 Mon devoir m'ordonnoit de sauver la Patrie ;
 Imitiez-le, ou gardez vos conseils pour Tullie.
 Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
 Qui ne font qu'irriter ma haine & mes soupçons :
 Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore ;
 J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore ;
 Mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas ;
 Mais vous me payerez ses funestes appas :
 C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence,
 Moi, que déshonorait la seule concurrence.
 Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un secret ?
 Et pourquoi, s'il est feint, m'en cacher le projet ?
 Traître, ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre :
 Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
 Sachez que d'un secret à demi confié,
 Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
 On est toujours en droit d'en trahir le mystère,
 Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose taire.

PROBUS.

Hé bien, perdez, Madame, un homme généreux,

Qui veut briser les fers de tant de malheureux ;
Vengez votre beauté d'un amant infidèle ,
Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cèle ;
D'un long embrasement devenez le flambeau ,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient , évitez sa présence ,
Ou du moins gardez-vous d'irriter sa vengeance.

SCÈNE II.

CATILINA , FULVIE , PROBUS.

CATILINA.

P Robus, où sommes-nous, & qu'est-ce que je vois ?
Quel opprobre pour Rome, & quel affront pour moi !
C'est aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine
Au mépris des devoirs où son sexe l'enchaîne ,
Sous un déguisement fait pour de vils humains ,
S'en va déshonorer le premier des Romains ,
De ses folles erreurs le rendre la victime ,
Sans daigner seulement s'éclaircir de son crime ;
Et lorsque tout conspire à me justifier ,
Sa jalouse fureur veut me sacrifier !
Et quel étoit le but où ma valeur aspire ?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire ?
Est-ce pour Cicéron , l'objet de mon courroux ,
Lui , que je voudrois voir expirer sous mes coups ?
Non, c'est pour une ingrate à qui je sacrifie
Ma gloire , mon devoir , & le soin de ma vie.

FULVIE.

Poursuis , Catilina, le reproche sied bien
À des cœurs innocens & purs comme le tien ;
Mais dans l'art de tromper , ta science suprême ;
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va , cesse d'éclater sur mon déguisement ;
Tout , jusqu'à ton courroux , est faux en ce moment.
Egorge Cicéron aux yeux de sa famille ,

Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille ;
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu fais allier
 La vertu , les forfaits , l'amant , le meurtrier ;
 Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère ,
 Rien ne garantiroit la tête de son pere.
 Mais de quoi te plains-tu ? Quel est mon attentat ?
 Est-ce moi qui prétens t'accuser au Sénat ?
 De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée ,
 A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
 Songe que tu me dois & César & Crassus ,
 Les enfans de Sylla , Cépion , Lentulus.
 Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui respire
 Eût été comme moi soumis à ton empire ;
 Mais tandis que pour toi je séduisois les cœurs ;
 Tu préparois au mien le comble des horreurs ;
 Et le tien trop épris des charmes de Tullie ,
 A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
 Cependant qui de nous s'arme ici contre toi !
 C'est elle qui te perd , ingrat , ce n'est pas moi.
 Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire ;
 Mais c'est là seulement qu'attachée à te nuire ,
 Contente de pouvoir vous défunir tous deux ,
 Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
 Hé , pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
 De sauver les débris d'un nom de République ,
 Porterait une amante à perdre son amant ?
 Mais pour t'en garantir je ne veux qu'un moment.
 Abandonne à mon cœur le soin de ta défense ;
 Je ne sai s'il te doit ou tendresse ou vengeance ;
 Je ne veux sur ce point nul éclaircissement
 Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement ;
 Mais par un désaveu , souffre que j'humilie
 A l'aspect du Sénat l'orgueilleuse Tullie ;
 Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie en me perdant se rend digne de moi ;
 Et vous , qui prétendez me sauver par un crime ,
 Vous ne méritez plus mes vœux ni mon estime.
 C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui ;

Je ne redoute rien , ni de vous , ni de lui.
 Si jamais vous osez y démentir Tullie ,
 Un affront si sanglant vous couteroit la vie ;
 Ainsi déclarez tout , c'est l'unique moyen
 De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
 Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance :
 Mais je vois les Licteurs , & le Consul s'avance.
 Eloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves , ingrat ;
 Adieu , tu me verras ce jour même au Sénat.

(Elle sort.)

CATILINA.

Probus , suivez ses pas , allez tous deux m'attendre ;
 Et cachez Manlius qui doit ici se rendre.

S C E N E I I I.

CICERON , CATILINA , LES LICTEURS.

CICERON *fait signe aux Licteurs de s'éloigner.*

C'Est vous , Catilina , que je cherche en ces lieux ,
 Non comme un Sénateur jaloux & furieux ,
 Mais comme un ennemi qui fait régler sa haine
 Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
 Enfin , depuis le jour que le sort des Romains ,
 Par le choix des Tribuns , fut remis en mes mains ,
 Vous ne m'avez point vû , soigneux de vous déplaire ,
 Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
 Je remportai sur vous l'honneur du Consulat ,
 Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat ;
 Et vous savez assez que cette préférence ,
 Qui flattoit vos desirs , passoit mon espérance.
 Mais le Sénat toujours en butte à vos mépris ,
 Réunit en moi seul les vœux & les espri.s.
 Encor , si quelquefois vous daigniez vous contraindre ;
 Que fait pour être aimé , vous vous fîsiez moins craindre ;
 Que mettant à profit tant de dons précieux ,

D

Vous affectassiez moins un orgueil odieux :
 Mais bravant le Sénat & les Consuls ensemble ,
 A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
 Regardez ces Autels , voyez parmi nos Dieux
 Ces marbres consacrés aux noms de vos ayeux ;
 Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie ,
 Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
 Si moins ambitieux , votre haute valeur
 Ne nous eût inspiré que la même terreur ,
 Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
 Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage ?
 Politique , Orateur , Capitaine , Soldat ,
 Vos défauts , des vertus ont même encor l'éclat.
 Quel Citoyen pour nous , & le plus grand peut-être ,
 S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître !
 On dit ... Mais je crois peu des bruits mal assurés ,
 Qui vous osent nommer parmi des Conjurés.
 Tout défiant qu'il est , Caton ne l'ose croire ;
 Cependant le Sénat jaloux de votre gloire ,
 Pour étouffer des bruits , qui dans un Sénateur
 Pourroient , en vous blessant , blesser son propre honneur ;
 Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Asie.
 Pompée & Pétréus descendus vers Ostie ,
 L'un & l'autre chargés de vous y recevoir ,
 Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
 Partez donc , & songez que votre obéissance
 Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut , sans me consulter ,
 Me charger d'un emploi que je puis rejeter.
 Je ne sai s'il a cru me forcer à le prendre ,
 Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre ,
 Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
 Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
 On me hait , on me craint , on conspire dans Rome ;
 Parmi des Conjurés c'est moi seul que l'on nomme ;
 Cependant le Sénat peu certain de ma foi ,
 Daigne , malgré ces bruits , m'honorer d'un emploi.
 Le farouche Caton , devenu plus flexible ,
 D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible ;

Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits ,
Lors qu'il peut par la foudre arrêter mes projets.
Mais d'un Consul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que cest lui qui m'exile ,
Et ne point abuser de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de son autorité.
Car enfin tous ces bruits , enfans de la foiblesse ,
N'ont d'autre fondement qu'un soupçon qui vous blesse.

CICERON.

N'est-ce rien , selon vous , que d'être soupçonné ?
A votre ambition sans cesse abandonné ,
Vous causez tant de trouble & tant d'inquiétude ,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ose allarmer le pouvoir souverain ,
On est toujours suspect d'un coupable dessein.
Peut-on trop sur ce point rassurer la Patrie ?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entens ; c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi , c'est à tort qu'on m'accuse ;
Et je suis criminel dès que je le refuse :
Mais malgré l'appareil d'un frivole discours ,
Je perce en ce moment à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide ;
C'est le seul mouvement d'une haine perfide ,
Que le fiel de Caton fut toujours enflammer ,
Et que mes soins en vain ont tenté de calmer.
J'ai fait plus , j'ai brigué jusqu'à votre alliance ;
Et lorsque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit rassurer les esprits ,
Vous osez le premier signaler des mépris.
Et depuis quand , Seigneur , l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire ?
Quand ce même Caton , Citoyen furieux ,
Répand seul contre moi ces bruits injurieux ,
Que vous autorisez avec trop d'imprudence ,
Vous , qui de son orgueil nourrissant l'insolence ,
Consacrez chaque jour ses transports insensés ?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.

Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes ;
 Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes ;
 Et Caton, d'un génie ardent, mais limité ,
 Ne connoît de vertus que la férocité :
 Prompt à se courroucer , enclin à contredire ,
 La haine est le seul Dieu qui le meut & l'inspire.
 Mais c'est perdre le tems en discours superflus ,
 Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
 Allarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse ,
 L'ardcur d'en triompher vous occupe sans cesse ;
 Et , comme il vous falloit le secours d'un emploi
 Pour éloigner de Rome un homme tel que moi ,
 Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Asie ,
 Bienfait que je tiendrois de votre jalousie :
 Mais mon nom seul ici vous faisant tous trembler ,
 Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
 Déjà par Manlius l'Italie occupée ,
 Va bientôt se remplir des Troupes de Pompée ,
 Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations ,
 Vous offre son épée avec ses Légions.
 Que d'inutiles soins , dans le tems que Tullie
 Pourroit à votre gré disposer de ma vie !
 Car de ces noirs complots qui causent tant d'effroi ,
 Elle a dû déclarer que le Chef c'étoit moi.
 Je ne présume pas qu'à son devoir soumise ,
 Elle ait pu vous céler le Chef de l'entreprise.
 Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer ?
 J'entrevois les raisons qui vous font différer ;
 C'est que mon rang demande une preuve plus grave
 Que les rapports suspects d'un malheureux esclave.
 Mais mon honneur m'engage à vous désabuser :
 Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser ;
 Son nom garantit tout. Cet esclave est Fulvie ,
 Qui jalouse en secret des charmes de Tullie ,
 A cru devoir troubler quelques sîns innocens ,
 Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes si touchans.
 Qui croiroit qu'un Consul si prudent & si sage ,
 Eût été le jouet d'une femme vo'age ?
 Vous rougissez, Seigneur ? Mais c'est avec éclat
 Que je veux aujourd'hui me venger au Sénat :

Car c'est là qu'en Consul vous devez me répondre ;
Et c'est là qu'en Héros je saurai vous confondre.
Adieu.

SCENE IV.

CICERON *seul.*

DAns quel désordre il laisse mes esprits !
Quelle honte pour moi , si je m'étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable.
Mais qu'il est dangereux , & qu'il est redoutable !
Quel ennemi le fort nous a-t'il suscité !
Que de courage ensemble , & de subtilité !
Son génie éclairé voit , pénètre ou devine.
Rome n'est plus , les Dieux ont juré sa ruine.
Essayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur :
S'il paroît au Sénat , & qu'il s'y justifie ;
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ses détours , j'entrevois ce qu'il veut ;
Mais nous serions perdus , s'il osoit ce qu'il peut.
Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie ,
Puis qu'il faut que le mien jusques-là s'humilie.
Quel abîme pour toi , malheureux Cicéron !
Allons revoir ma fille & consulter Caton ;
C'est là que je pourrai dans le cœur d'un seul homme ,
Retrouver à la fois , nos Dieux , nos Loix & Rome.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

A Rrêtons , cher Gontran, c'est dans ces lieux sacrés ,
 Décorés avec faste , au fond peu révéres ,
 Qu'à la face des Dieux nous a'llons voir éclore
 Un projet qui m'allarme , & qui les déshonore.
 C'est ici que bientôt Crassus , Catilina
 Antoine , Céthégus , les enfans de Sylla ,
 Mille autres dont les noms éclatent dans l'Histoire ,
 Et qui de leurs ayeux flétrissent la mémoire ,
 Vont de leur sang impur sceller leur union ,
 Et livrer Rome entière à la proscription.
 Heureux , si je pouvois dans ce désordre extrême ,
 D'un parti que je hais me dégager moi-même !
 Entraîné dès long-tems , peut-être corrompu
 Par un ambitieux qui séduit ma vertu ,
 Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle ,
 d'être ennemi de Rome , ou Ministre infidèle.

GONTRAN.

Quoi ! des Gaules ici Sunnon Ambassadeur ,
 De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur ?

SUNNON.

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre ,
 Lors qu'un autre intérêt devient mon seul arbitre.
 Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux :
 Mais où sont les Romains , leurs Loix , même leurs Dieux ?

Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
 Parmi de furieux sans frein & sans justice ?
 C'est aux événemens à disposer de moi ;
 D'ailleurs , dans ce cahos , à qui garder ma foi ?
 A de vils Sénateurs noyés dans la mollesse ,
 A deux Consuls jaloux & défunis sans cesse :
 L'un des deux , sans honneur & sans fidélité ,
 Abuse chaque jour de son autorité ;
 L'autre a mille vertus , mais n'ose en faire usage :
 Caton , loin de calmer , irritera l'orage.
 Formidable au-dehors , méprisable au-dedans ,
 Le Sénat n'est enfin qu'un amas de brigans ,
 Unis pour le butin , divisés au partage ,
 Dont toute la vertu périt avec Carthage.
 A peine il fut formé qu'il détruisit ses Rois ;
 Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
 Après avoir détruit & Loix & Diadème ,
 Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
 Allumons le flambeau de la sédition ,
 Rien ne peut nous sauver que leur division.
 Tu ne fais pas encor quel péril nous menace :
 Un Romain , tu connois sa valeur , son audace ,
 Et quel Romain encor ! César depuis un an
 Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran ;
 C'est à nous gouverner que ce Héros aspire.
 Si la Seine un moment coule sous son Empire ,
 Nous sommes tous perdus , & Gaulois & Germains
 Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
 Ce que la Grèce , Rome & l'Univers ensemble
 Eurent de plus parfait , dans César se rassemble :
 Prudent , ambitieux , l'homme de tous les tems ,
 De toutes les vertus , & de tous les talens ,
 Intrépide , éclairé ; d'autant plus redoutable ,
 Que de tous les mortels il est le plus aimable.
 Mais Catilina vient : cher Gontran , laisse-nous.

SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

JE vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de vous ;
 De nos desseins secrets la trame est découverte,
 Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
 Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
 Apellent à grand bruit le Peuple au champ de Mars ;
 De toutes parts enfin on murmure, on s'assemble ;
 Mais objets de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
 L'instant fatal approche, & loin d'en être ému,
 Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
 Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre ;
 Le feu des factions est facile à s'éteindre :
 Ainsi l'on n'en peut trop hâter l'événement.
 Sunnon, puis-je compter sur notre engagement ?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole ;
 Je suis Gaulois, ainsi fidèle à ma parole :
 L'honneur est parmi nous le premier de nos Dieux.
 Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
 Et d'un Ambassadeur quel est le ministère ;
 Que je suis retenu par une loi sévère,
 Qui me défend d'armer de criminelles mains,
 Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.
 D'ailleurs, de vos projets j'ignore le mystère ;
 Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espère.
 Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
 Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans ;
 Si nos traités ne sont fondés sur la justice,
 Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous unisse.
 Notre unique vertu n'est pas notre valeur ;
 Nous aimons la justice autant que la candeur.
 Quoique enfant de la Guerre, allaité sous les tentes,
 Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.

Si

Si vous nous surpassez par votre urbanité ;
 Nous l'emportons sur vous par notre intégrité.
 C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside ;
 Et de nos intérêts l'équité qui décide ;
 Nos Dieux , nos Souverains , l'autorité des loix ,
 La gloire , le devoir , notre épée & nos droits :
 Aussi prompts que vaillans , francs & pleins de noblesse ;
 Obéissans par choix , & soumis sans bassesse.
 Mais Rome cherche moins , dans ses viles projets ,
 A faire des amis , qu'à faire des sujets.
 Comme nous ne voulons que le simple héritage ,
 Dont le tems & le sort firent notre partage ,
 Voyez , si du Sénat réprimant la fureur ,
 Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
 Peut-être en ce discours , ou trop fier ou trop libre ,
 Ai-je peu ménagé la Majesté du Tybre :
 Mais dès que de mes soins notre sort dépendra ,
 Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime ,
 Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;
 Mais je le blâmeroie Sunnon , si ma vertu
 Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
 Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
 De trop d'ambition un projet qui l'étonne ,
 Et que , loin de vouloir soulager l'Univers ,
 Je prétende au contraire apesantir ses fers.
 Revenez cependant d'une erreur qui m'offense ,
 Et qui peut vous séduire à force de prudence.
 Je suis Chef , il est vrai , d'un parti dangereux ;
 Mais vous ne devez pas me confondre avec eux :
 Souvent , pour s'assurer de leur obéissance ,
 Il faut laisser régner le crime & la licence.
 Le choix des Conjurés est un choix hâzardeux ,
 Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
 Le projet le plus grand , l'action la plus belle
 A quelquefois besoin d'une main criminelle.
 Si vous me regardez comme un ambitieux ,
 Que la soif de régner a rendu furieux ,
 Et qui ne veut user du flambeau de la guerre ,

Que pour subjuguér Rome & désoler la terre ;
 Vous vous trompez , Sunnon ; considérez l'état
 Du Sénat & des Loix , du Peuple & du Soldat :
 Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
 A son titre pompeux de Maîtresse du monde.
 Les Pirates divers que Pompée a défaits ,
 Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
 Mais je suis las de voir triompher l'injustice ;
 Il est tems que mon bras s'arme pour leur supplice ,
 Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux ,
 Pour rendre l'Univers & les Romains heureux.
 Voilà , mon cher Sunnon , le seul but où j'aspire ,
 Non au funeste honneur de conquérir l'Empire ;
 Et comme j'ai toujours estimé les Gaulois ,
 Je mourrai , s'il le faut , pour défendre leurs droits.
 Mais ne présumez pas que de votre courage ,
 Dans ces murs malheureux , je veuille faire usage.
 Les Conjurés & moi , quel que soit le danger ,
 Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger :
 Au contraire , je veux que fuyant de la Ville ,
 Au Camp de Manlius vous cherchiez un azile ;
 Mais avant que la nuit vous éloigne de nous ,
 Je vais vous expliquer ce que j'attens de vous.
 Tout semble me livrer une Ville alarmée ;
 Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée.
 Que le Sénat ici tombe sous mes efforts .
 Ce n'est point accabler ce redoutable Corps ,
 Qui renaît de lui-même , & qui se multiplie
 Dans l'Univers entier , comme dans l'Italie ;
 Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis ,
 Et qui me cherchera toujours des ennemis.
 Je veux , si les destins me sont peu favorables ,
 Trouver dans les Gaulois des amis secourables ,
 Quelque retraite enfin , dans un jour malheureux ,
 De vous , de vos amis , c'est tout ce que je veux .

SUNNON.

Ah ! dès que votre bras s'arme pour la justice ,
 Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse.
 Je vous répons de tous .

CATILINA.

Quels seront vos garans ?

SUNNON *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main , ce sont là nos sermens.

Adieu , Catilina : quelqu'un vient ; c'est Tullie.

CATILINA *seul.*

Que sa triste vertu me pèse & m'humilie !

Fuyons , n'exposons point tant de fois en un jour ;

Des cœurs nés pour la gloire , aux attraits de l'amour.

SCENE III.

TULLIE , CATILINA.

TULLIE.

Arrêtez un moment , j'ai deux mots à vous dire ;
Cependant à l'effroi que votre accueil m'inspire ;

Je ne sai si je dois m'expliquer avec vous.

Victimes tous les deux d'une amante en courroux ;

Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense ,

N'en accusez que vous & votre fier silence ;

Car vous pouviez d'un mot désabuser mon cœur.

Pourquoi , loin d'éclaircir une funeste erreur ,

Me cacher , aux dépens de toute mon estime ,

Un témoin , dont le nom vous eût absous du crime ?

Et que rendoit suspect son amour irrité ?

Vous savez de mes mœurs quelle est l'austérité ;

Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie ,

Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.

Que ne m'épargniez-vous la honte & les remords

D'avoir trop écouté ses coupables transports ?

Falloit-il exposer une ame vertueuse

A servir les fureurs d'une ame impétueuse ?

CATILINA.

Ah ! je n'étois déjà que trop humilié

De voir à vos mépris mon rang sacrifié ;

Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale ;
 Malgré votre courroux , je veux vous engager
 A respecter ses feux , même à la ménager.
 D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre ;
 Et son sexe & son nom , tout m'oblige à la plaindre.
 Ainsi , loin d'insulter à son déguisement ,
 Faisons-la de ces lieux sortir secrètement.
 Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie ,
 Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
 Loin de vous présenter l'un & l'autre au Sénat ,
 Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
 Que vous reviendrait-il d'une foible victoire ,
 Qui , loin de l'embellir , flétriroit votre gloire ?
 Croyez-moi , méprisez une amante en fureur ,
 Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lors qu'on ose attaquer mon honneur & ma vie ,
 Vous voulez qu'en tremblant je me cache ou je fuyé !
 Que laissant le champ libre à l'insensé Caton ,
 Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom ?
 Que j'éloigne Fulvie , afin que votre pere ,
 Sur son absence même , au Sénat me défère ?
 Comment ! lorsque vous-même échauffant sa fureur ,
 Vous me livrez au peuple , & me perdez d'honneur ,
 Que sur de faux rapports déjà l'on délibère ;
 Que contre moi Caton éclate sans mystère ,
 Vous voulez que , témoin de leur emportement ,
 J'attende du Sénat quelque ménagement ?
 Que le Consul enfin , touché de mon absence ,
 On ne m'accuse point , on prenne ma défense ?
 Ah ! ne présumez pas que leur mauvaise foi
 Puisse m'en imposer & triompher de moi :
 Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie ?

CATILINA.

Non , mais on a trompé votre crédule amour ,
 Afin que vous puissiez me tromper à mon tour.
 La plus légère peur corrompt les cœurs timides ;

Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma présence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah ! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous eussions sauvé la République.

TULLIE.

Il en est tems encor, cruel ! Ecoutez-moi :
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi ;
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse ;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse ;
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire ;
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi ! vous pouvez m'aimer, & me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier ?
L'amour vous justifie, & reprend son empire ;
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire :
Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah ! laissez-moi l'honneur de vous concilier ;
Laissez-moi réunir mon amant & mon pere.
Hélas ! étoit-ce à moi d'en parler la première ?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix ?
Vous êtes des Romains la plus noble espérance ;
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat ;
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat ?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre ,
Le Consul à son tour voudra s'y faire entendre ;
Et bien-tôt vos amis ardens & furieux ,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la Ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née ?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains ;
Accordez à mes pleurs la grace des Romains ;
Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie,
Que le Dieu de son cœur fut Dieu de sa Patrie.

Ah ! Madame , cessez de vouloir m'abuser :
 J'aimerois mieux vous voir constante à m'accuser ;
 Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
 Quoi ! c'est moi qu'on veut perdre, & c'est moi qu'on implore ?
 Que dis-je ? c'est à moi que Tullie a recours,
 Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours !
 C'est pour eux , non pour moi qu'elle verse des larmes !
 Et loin de m'arracher à leurs perfides armes ,
 Je la vois avec eux conspirer à l'envi !
 Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi ,
 Si vous ne voulez pas que j'aie le défendre :
 Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
 Et sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?
 A-t'il dans votre cœur triomphé du devoir ?
 Quoi ! sur le seul rapport d'un témoin méprisable ;
 Sans rien examiner , vous me croyez coupable ?
 Et sans en exiger d'autre éclaircissement ,
 Votre austère vertu sacrifie un amant ?
 Cet exemple est si grand , qu'il faut que je l'imité ;
 Plus vous m'attendrissez , plus mon honneur m'invite
 A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien , cruel , adieu pour la dernière fois.

CATILINA *seul*.

Que je me sens touché ! que mon ame est émue !
 Ah ! que n'ai-je évité cette fatale vûe !
 Mais j'aperçois Probus.

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

JE viens vous avertir
 Que dès ce même instant, Seigneur, il faut partir :
 Tout s'arme contre vous , & le Sénat s'assemble,

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble ?
Je veux , à commencer par le plus fier de tous ,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux.
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi ! seul & sans défense ?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence ;
Ainsi , ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur , y pensez-vous ?

Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance ;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.
Plus le Sénat vous craint , plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA.

Non , Probus , & je brave un péril qui vous glace ;
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop , l'illusion le suit ;
L'intrépide voit mieux , & le fantôme fuit ;
L'instant le plus terrible éclaire son courage ,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité ;
Elle est dans un projet faux & mal concerté :
Mais s'il est bien suivi , c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence ;
Et je fai , pour dompter les plus impérieux ,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu , dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CICERON, CRASSUS, CATON;
& le reste des Sénateurs.

CICERON.

Arbitres souverains de Rome & de ses Loix ,
 Qui parmi vos Sujets comptez les plus grands Rois ,
 Je ne viens point ici , jaloux de votre gloire ,
 Briguer avec éclat le prix d'une victoire ;
 Le sort , à mes pareils prodiguant ses faveurs ,
 Me réservoir le soin d'annoncer des malheurs.
 De mon amour pour vous tel est le premier gage ,
 Et de mon Consulat le funeste partage.
 Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux ,
 Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux ,
 De la terre & des mers vous promettre l'Empire ,
 Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
 Pourrai-je , sans frémir , nommer Catilina ,
 L'héritier des fureurs du barbare Sylla ?
 Lui , que la cruauté , l'orgueil & l'insolence ,
 N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance ?
 Lui , qui toujours coupable , & toujours impuni ,
 Veut ce que n'eût osé l'Univers réuni ,
 Subjuguer les Romains ? O vous , que Rome adore ,
 Et qui par vos vertus la soutenez encore ,
 Vous , l'appui du Sénat & l'exemple à la fois ,
 Incorruptible ami de l'Etat & des Loix ,
 Parlez , divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire

En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour à tour,
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'Univers pourra-t'il jamais croire
Que Rome eût un Sénat & des Législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs ?
Où retrouver enfin les traces de nos peres ?
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères.
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat ?
Ah ! de vos premiers tems rappelez la mémoire :
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire :
Vous imitez si mal vos illustres ayeux ,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire ?
Est-il si criminel d'aspirer à l'Empire ,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner ;
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable ;
Voyez de votre état la chute épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il est aujourd'hui ,
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage ,
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage ,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri ,
Par un vil délateur se vit presque flétri.
Alors la liberté ne savoit pas dans Rome
Du simple Citoyen distinguer le grand homme.
Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
Se soumit en tremblant à votre Tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du sang des Sénateurs inonde nos murailles :
Il fait plus ; ce tyran, las de régner enfin ,
Abdique insolemment le pouvoir souverain ;
Comme un bon Citoyen meurt heureux & tranquille ;
Enbravant le courroux d'un Sénat imbécile.

E

Qui charmé d'hériter de son autorité,
 Eleva jusqu'au Ciel sa générosité,
 Et nomma sans rougir pere de la Patrie
 Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.
 Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
 Vous ne trembleriez point devant Catilina.
 Par-là vous étouffiez ce monstre en sa naissance;
 Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat,
 Que Caton de son nom croit réhausser l'éclat ?
 Mais il devrait savoir que l'homme vraiment sage
 Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
 Qu'aurions-nous à rougir des tems de nos ayeux ?
 Si ces tems sont changés, il faut changer comme eux,
 Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
 Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ?
 Rome est ce qu'elle fut ; ses changemens divers
 Ont-ils de notre Empire affranchi l'Univers ?
 Non, car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
 Même en l'affervissant, combla Rome de gloire.
 Mais c'est trop s'occuper des reproches honteux,
 Importunes leçons d'un Censeur orgueilleux,
 Qui se trompe toujours au zèle qui l'enflamme.
 Que Caton à son gré nous méprise & nous blâme ;
 N'aurons-nous désormais d'oracle que Caton,
 Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
 Où sont vos ennemis ? quel péril vous menace ?
 Un simple Citoyen vous allarme & vous glace !
 A percer ses complots j'applique en vain mes soins,
 Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
 On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
 Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
 Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas :
 Où sont des Conjurés les Chefs & les soldats ?
 Les fureurs de Caton & son impatience
 Dans le sein du Sénat sémant la défiance,
 On accuse à la fois Capion, Lentulus,
 Dolabella, César, & moi-même Crassus.
 Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence ;

On craint Catilina, cependant on l'offense :
 Mais plus vous le craignez , plus il faut ménager
 Un homme & des amis qui pourroient le venger.
 Et quel est, dites-moi , le témoin qui l'accuse ?
 Une femme jalouse, & que l'amour abuse,
 Qui , sur les vains soupçons d'une infidélité ,
 Veut surprendre à son tour votre crédulité ;
 Qui , sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne ,
 Invente des complots pour flatter votre haine.
 Voilà le seul témoin qui prouve son forfait.
 Si je plains l'accusé , c'est parce qu'on le hait ;
 Car la haine a souvent fait plus de faux coupables
 Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
 Je dis plus, & quand même il seroit criminel ,
 Faut-il, comme Caton , être toujours cruel ?
 Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
 Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand
 homme :

La rigueur n'a jamais produit le repentir ;
 Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
 Rome n'est plus au tems qu'elle pouvoit sans craindre
 Immoler à la loi quiconque osoit l'enfreindre ;
 D'ailleurs , il est toujours imprudent de sévir ,
 A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
 De quatre Légions qui campoient vers Preneste ;
 Celle de Manlius est la seule qui reste :
 Quand le Sénat devroit punir Catilina ,
 Etes-vous assurés que quelqu'un l'osera ?
 S'il échape à vos coups , redoutez sa vengeance ;
 Et des amis tous prêts d'embrasser sa défense.
 A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter ,
 Par d'impuissans décrets qu'il sauroit éviter.
 Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne ;
 Et qu'à son repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public doit décider son sort ;
 Consul , qu'à l'instant même on lui donne la mort.

SCÈNE II.

CATILINA , & les Auteurs de la Scène précédente.

(Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat , qui se lève à son aspect ; un moment après chacun reprend sa place.)

CATILINA.

LA mort ? A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins , puis qu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sai qui des deux , dans ce commun effroi ,
Rome doit le plus craindre , ou de vous ou de moi ;
Je la sauve , & Caton la perd par un faux zèle.

CICERON.

Téméraire ! au Sénat quel ordre vous apelle ?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit , Seigneur , de m'y montrer ?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer ?
Je n'en redoute aucun , ni Caton , ni vous-même.

CICERON.

Quoi ! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux ?

CATILINA.

Que mes armes , Consul , ne blessent point vos yeux ;
Mais sur ce nouveau crime , avant que de répondre ,
Souffrez sur d'autres points que j'ose vous confondre ,
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoi qu'à votre pouvoir vous ayez tout soumis ,
J'espère cependant qu'on daignera m'entendre ,
Et c'est en Citoyen que je vais me défendre.
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur ;
Pardonnez Cæpion , Crassus , & vous Préteur ;
Antoine , à votre tour , souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.

César ne paroît point ; mais je vois Céthégus :
 Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus ;
 Car entre nous & lui , grace à son imprudence ;
 Le vertueux Caton met peu de différence.
 Eh bien , Peres Conscripts , êtes-vous rassurés ?
 Vous voyez d'un coup d'œil l'état des Conjurés ;
 Leurs Chefs & leurs soldats , cette nombreuse armée ,
 Dont Rome en ce moment est si fort allarmée ,
 Ces périls enfantés par les folles erreurs
 D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs :
 C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chère
 Me croit dans le dessein d'assassiner son pere ,
 D'égorger le Sénat ; & vous le croyez tous ?
 Malheureux que je suis , d'être né parmi vous !
 Sylla vous méprisoit , & moi je vous déteste ;
 De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste :
 Juges sans équité , Magistrats sans pudeur ,
 Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
 Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire ,
 Inhumains , acharnés sur tout ce qui respire ,
 Qui depuis si long-tems tourmentez l'Univers ?
 Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle ,
 Que ton Palais impur & vomit & recelle ,
 Qui le jour & la nuit sémant par-tout l'effroi ,
 Ministres odieux de tes fureurs

CATILINA.

Tais-toi.

Il est vrai qu'autrefois , plus jeune & plus sensible ;
 Vous l'avez ignoré , ce projet si terrible ,
 Vous l'ignorez encor ; je formai le dessein
 De vous plonger à tous un poignard dans le sein.
 L'objet qui vous dérobe à ma juste colère ,
 Ne parloit point alors en faveur de son pere ;
 Mais un autre penchant , plus digne d'un Romain ,
 M'arrache tout-à-coup le glaive de la main.
 Je sentis , malgré moi , l'amour de la Patrie
 S'armer pour des cruels indignes de la vie.
 Aujourd'hui que tout doit rassurer les esprits ;

Une femme en fureur les trouble par ses cris ;
A ses transports jaloux tout s'allarme , tout tremble ;
Et c'est pour la servir que le Sénat s'assemble !
C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux !
Orgueilleux Citoyen , dont l'austère sagesse
Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse ;
Tyran Républicain , qui malgré sa vertu ,
Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu.
Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie ;
C'est lui , qui du Sénat détruisant l'harmonie ,
Fomente la chaleur de nos divisions ;
Et nous force d'avoir recours aux factions :
Mais il veut gouverner ; eh bien , qu'il nous gouverne ,
Qu'il triomphe à son gré d'un Sénat subalterne ,
Qui , lâche , défecteur de son autorité ,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en sont que les prémices.
De chaque élection le meurtre est le signal ;
Vos Préteurs égorgés au pied du Tribunal ;
Un Consul tout sanglant (mais trop juste victime)
D'un Peuple malheureux qu'à son tour il opprime.
Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
Ainsi furent nommés vos derniers Magistrats :
C'est ainsi qu'on élit , ou que l'on fait exclure ,
Et qu'on osa me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'élève , & le Patricien
Se donne , sans rougir , un père Plébéien ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne ,
Vous laissez profaner la Majesté Romaine.
Le voilà ce Sénat , ce Protecteur des Loix ,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois ;
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la terre ,
Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Justice , autrefois votre Divinité ,
Nè régné plus ici que pour l'impunité ;
La décence , les loix , la liberté publique ,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique :
Caton est devenu notre Législateur ,

L'idole des Romains...

CICERON.

Et vous le destructeur,
Traître ; si le Sénat vous eût rendu justice ,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice :
Mais si je puis encor faire entendre ma voix ,
Vous ne braveriez plus la foiblesse des loix.

CATILINA.

Hé bien , pour achever de confondre un coupable ,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable ,
De vos soins pénétrants monumens précieux ,
Cette esclave qui peut me convaincre à vos yeux :
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie ?
Manlius auroit-il disposé de sa vie ?
Car elle fut toujours l'ame de ses secrets.

CICERON.

Laissons-là Manlius, parlons de vos projets ;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez , séditieux , pour vous , pour vos complices ;
Vous êtes convaincu , le crime est avéré ;
Déjà sur votre sort on a délibéré :
Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que tremblant pour mes jours ,
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie ?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudens ! Savez-vous , si j'élevois ma voix ,
Que je vous ferois tous égorger à la fois ?
Instruits de votre haine & de mon innocence ,
Tout le Peuple à grands cris m'excite à la vengeance ;
Mais (je n'imité pas les fureurs de Caton ,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.)
Je n'aurois , pour punir votre coupable audace ,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger ,
Me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez , insensés que vous êtes !
Moi , qui retiens le fer suspendu sur vos têtes !

Moi , qui sans me charger d'un projet odieux ;
 N'ai qu'à laisser agir Manlius & les Dieux !
 Moi , qui pouvant me mettre à couvert de l'orage
 M'expose pour sauver un Consul qui m'outrage !

(montrant Cicéron.)

J'ai causé par malheur votre premier effroi ,
 Et dans tous les complots vous ne voyez que moi.
 Il en est cependant dont vous devez tout craindre :
 Que vous êtes aveugle , & que Rome est à plaindre !
 Laissons-là Manlius ! Consul peu vigilant !
 Tandis que Rome touche à son dernier instant ,
 Qu'aux plus affreux dangers le Sénat est en proie !
 Qu'on va faire de Rome une seconde Troye ;
 Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr ,
 Ingrats ! sur vos malheurs je me sens attendrir.
 Je sens en ce moment l'amour de la Patrie
 Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie ;
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
 Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICERON.

Eh bien rompez , Seigneur , un si cruel silence ;
 Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense :
 En faveur de vous-même osez tout oublier ,
 Et sauvez le Sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
 Pour servir ce Sénat qui m'envoie au supplice ;
 Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis.
 Les voilà ces complots que je me suis permis :
 Mais malgré tous les soins d'une ame généreuse ;
 Ils m'ont fait soupçonner d'une trame honteuse.
 Armez sans différer , prévenez l'attentat ,
 Si vous voulez sauver la Ville & le Sénat.
 Celui qui hors des murs commande vos cohortes ;
 Manlius , dès ce soir doit attaquer vos portes.

CICERON.

Manlius !

CATILINA.

Oui , Consul , craignez qu'avant la nuit ;
 Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit.

Je vous ai déclaré le Chef de l'entreprise,
 Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise :
 Je n'ai pu découvrir le reste du Parti ;
 C'est à vous d'y penser, vous êtes avertis.
 Manlius vous trahit : C'étoit pour vous défendre
 Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
 Et non pour vous punir de m'avoir outragé ;
 En combattant pour vous je suis assez vengé.
 Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire ;
 J'ai rempli mon devoir & satisfait ma gloire.
 Mes amis sont tous prêts, vous pouvez les armer,
 Leur qualité n'a rien qui vous doive allarmer ;
 Vous les connoissiez tous, songez au Capitole,
 Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzolle ;
 Il faut garder sur-tout le Pont Sublicien,
 Le quartier de Caton, & veiller sur le mien ;
 Car le plus grand effort de ce complot funeste
 Eclatera sans doute aux portes de Preneste,
 Et mon Palais y touche ; on peut s'y soutenir,
 Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
 Vous paroissés émus, & rougissés peut être
 D'avoir pu si long-tems me voir sans me connoître.
 Après tant de mépris, après tant de refus,
 Tant d'affronts si sanglans dont vous êtes confus,
 Aurois-je triomphé de votre défiance ?
 Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,
 On ne guérit jamais d'un violent soupçon ;
 L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison ;
 Et dans tout intérêt, la vertu la plus pure
 Peut être quelquefois suspecte d'impureté :
 Mais pour calmer les cœurs, je fais un sûr moyen,
 Qui vous convaincra tous que je suis Citoyen.
 On connoît Cicéron, & sa vertu sublime
 A su dans tous les tems lui gagner votre estime ;
 Il en est digne aussi par sa fidélité.
 Caton vous est connu par sa sévérité :
 Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe ;
 Je vais dès ce moment, sans amis, sans escorte,
 Me mettre en leur pouvoir. Choisissez l'un des deux ;
 Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;

Je veux que de mon sort on le laisse le maître,
 Qu'il me traite en Héros, ou me punisse en traître.
 Souffrez que sans tarder je remette en vos mains
 Un homme, la terreur ou l'espoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable ;
 Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable ;
 Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
 Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place :
 De vos soins par ma voix le Sénat vous rend grace ;
 Vous êtes généreux, devenez aujourd'hui,
 Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
 Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'otage,
 D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
 Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté ;
 Il s'agit du Sénat & de la liberté :
 Courons sans différer où l'honneur nous appelle.
 Adieu, Catilina, j'attens de votre zèle
 Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur ;
 Rome a besoin de vous & de votre valeur ;
 Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA *regardant sortir Cicéron.*

Va, ma valeur bientôt fera mieux occupée ;
 Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

SCÈNE III.

CATILINA, CETHÉGUS.

CETHÉGUS.

Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein ?
 D'où naît ce désespoir ? éclaircis ma surprise.
 Après avoir formé la plus haute entreprise,
 Toi-même tu détruis de si nobles projets ?
 Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets ?

CATILINA.

Arrête , Céthégus , tu me press pour Tullie ,
 Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie.
 Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés ;
 Mais avant tout , dis-moi l'état des Conjurés ,
 Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance...

CETHEGUS.

Aucun d'eux ; nous pouvons agir en assurance ;
 Du sang de Nonnius avec soin recueilli ,
 Autour du vase affreux dont il étoit rempli ,
 Au fond de ton Palais j'ai rassemblé leur troupe ;
 Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe ,
 Et se liant à toi par des sermens divers ,
 Sembloient dans leurs transports défier les enfers.
 De joie & de frayeur mon ame s'est émue :
 César , le seul César s'est soustrait à leur vûe.

CATILINA.

César n'a pas besoin de serment avec moi ,
 Et son ambition me répond de sa foi.
 Pour toi ; que de ma part rien ne devrait surprendre ;
 Qui , sur un regard seul aurois dû mieux m'entendre ,
 Apprends que Manlius voyloit nous perdre tous ,
 Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
 Manlius autrefois soupira pour Fulvie ;
 Corrompu par ses pleurs ou par sa jalousie ,
 Le perfide couroit nous vendre à Cicéron :
 Mais d'un dessein si lâche informé par Césion ,
 Un instant m'a suffi pour prévenir le crime :
 Ma main fumoit encor du sang de la victime ,
 Quand tu m'as vû paroître au milieu du Sénat ;
 Qui pourra , (s'il apprend ce nouvel attentat ,)
 Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être ,
 Et que pour le gagner , je l'ai défait d'un traître.
 Au reste , ne crains rien des frivoles récits
 Dont je viens d'effrayer de timides esprits ;
 Qu'il falloit exciter par de feintes allarmes ;
 Si je veux les forcer de recourir aux armes ,
 Ne pouvant sans nous perdre armer un seul guerrier ;
 Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.

Quel triomphe pour moi , dans ce péril extrême ;
 De le voir pour ma gloire armé contre lui-même !
 Des postes différens faussement indiqués ,
 Qui , selon mon rapport , pourroient être attaqués ,
 Aucun ne me convient ; mais il faut par la ruse
 Disperser les soldats d'un Sénat qu'elle abuse.
 Prends garde cependant qu'à des signes certains ,
 On puisse distinguer nos soldats des Romains.
 Le Palais de Sylla , notre plus fort azile ,
 Pourra seul , plus d'un jour , tenir contre la Ville,
 Césion , de Manlius devenu Successeur ,
 Avec sa Légion doit servir ma fureur.
 Je ne crains que Ruffus , Préfet des six cohortes ,
 Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
 Ruffus n'a de soutien ni d'amis que Caton ,
 Et je n'ai convaincu ni lui , ni Cicéron.
 Si Ruffus ; dont je crains le courage & l'adresse ,
 Pénètre les complots où Césion s'intéresse ,
 Ruffus tentera tout , la force ou les bienfaits ,
 Pour regagner Césion , ou tromper ses projets :
 C'est l'unique moyen de tromper notre attente ;
 Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
 Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir ,
 Malgré tant d'ennemis me flattent de l'espoir
 Qu'en des pièges nouveaux je pourrai les surprendre ,
 Soit pour s'en emparer , ou soit pour le défendre ,
 Autour de mon Palais ils vont tous accourir ;
 Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir ,
 Nos premiers Senateurs viendront le reconnoître ;
 Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
 Que ce moment me tarde ! & qu'il me seroit doux
 De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous !
 Adieu , cher Céthégus , je vais revoir Tullie.

CETHEGUS.

C'est elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie ?

Je veux , pour l'en punir , employer à mon tour
 Aux plus noirs attentats ses soins & son amour.

Va , ce n'est point à moi , dès qu'il s'agit d'offense ,

Que l'on doive donner des leçons de vengeance ;
 De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer :
 C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre ou tout oser.
 Je vais solliciter la défense des portes ,
 Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes ,
 Sur le prétexte vain de quelque affreux projet ;
 Dont je puis avoir seul pénétré le secret.
 Ce n'est pas tout ; je veux , par Tullie elle-même ;
 M'assurer cet emploi , s'il est vrai qu'elle m'aime :
 Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
 C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
 Dans trois heures au plus le jour va disparaître ;
 Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
 Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant ;
 Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant ,
 Et de la même main songe à punir Fulvie
 De ses forfaits nouveaux & de sa perfidie.
 Plus de ménagemens , de pitié ni d'égards :
 Le feu , le fer , le sang , voilà mes étendards.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CICERON *seul.*

C Aton ne paroît point , & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la dévance.
Pétréſius invité de hâter ſon retour ,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
Et ce jour malheureux étoit le ſeul peut-être
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître :
Plus ſur ſon innocence il a cru m'abuſer ,
Plus mon cœur déſiant ſ'obſtine à l'accuſer.
Je ſçai qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'eſt pour mieux m'éblouir qu'il nous le ſacrifie.
Trop heureux , ſi je puis à mon tour lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous ſommes perdus , ſi jamais il devine
Qu'en ſecret par Céſon je trâme ſa ruine.
Des pièges qu'on lui tend habile à ſe venger ,
Il en feroit ſur moi retomber le danger.
Ruffus m'aſſure en vain d'une longue déſenſe ,
Céſon eſt déformais mon unique eſpérance.
Quelle honte pour vous , indomptables Romains ;
De n'avoir pour apui que de ſi foibles mains !
O toi , qu'en ſes malheurs Rome toujours implore ;
Et que ſans te nommer en ſecret elle adore ,
Toi , qui devois un jour couronnant ſes exploits ,
Soumettre à ſon pouvoir les Peuples & les Rois ,
Daigne aujourd'hui du moins , favorable Génie ,
La ſauver de l'opprobre & de la tyrannie !

Caton ne revient point : je crains que son ardeur ,
Plus loin que je ne veux , n'entraîne son grand cœur :
Mais je le vois , c'est lui. Quoi ! vous êtes en armes ?
Venez-vous redoubler , ou calmer nos alarmes ?

SCENE II.

CICERON , CATON.

CATON.

JE voudrois vainement dans ce désordre affreux
Vous promettre , Consul , quelque succès heureux ;
Le destin du Sénat est d'autant plus terrible ,
Que la main qui nous frappe est encore invisible ,
Victorieux , vaincu , j'ai combattu long-tems ,
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans.
Nos soldats étonnés , peu touchés de leur gloire ,
N'ont plus ce noble orgueil garant de la victoire.
J'ai vû , non sans frémir , nos premiers Vétérans
Muets , intimidés , abandonner les rangs :
La nuit achevera bientôt de tout confondre ,
Et Ruffus de Césion n'ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir ,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir :
Mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée ,
Notre attente sur lui sera toujours trompée ;
Son Lieutenant nourri dans cet abus fatal ,
N'imitera que trop ce tiède Général :
Cependant il est tems que Pétréius arrive ,
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi ,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
Dans les pièges nouveaux que vous croyez lui tendre ;
L'adroit Catilina vous aura pénétré ;
Aux portes de Preneſte il ne s'est point montré ;
L'intrépide Ruffus qui s'en est rendu maître ,
A ce poste du moins ne l'a point vû paroître ;

Et je crains qu'il ne soit au Palais de Sylla ;
 Car j'en ai vu sortir Célius & Sura.
 Pomponius , suivi d'une troupe fidèle ,
 L'investit , & pour vous rien n'égale son zèle ;
 Il a fait mettre aux fers , sur l'avis de Césion ,
 Plusieurs Séditieux , les Gaulois & Sunnon ;
 Soit haine , soit mépris , dessein ou négligence ,
 L'indifférent Crassus garde un honteux silence :
 César se tait aussi ; quel qu'en soit le sujet ,
 Rien n'est si dangereux que César qui se tait.
 Cependant son Palais dans une paix profonde ,
 Est , selon sa coutume , ouvert à tout le monde.
 La moitié du Sénat défend le champ de Mars ,
 Où le Peuple en fureur accourt de toutes parts ;
 Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
 D'un champ couvert de morts & souillé de carnage :
 Mais ce qui me surprend , c'est que Pomponius
 M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICERON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux ! quel bonheur extrême !

Qui l'a donc immolé ?

CICERON.

Catilina lui-même.

CATON.

Consul , vous m'alarmez , & je crains que Césion
 N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
 Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable ,
 Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICERON.

Caton , écoutez moins cette rare candeur.
 Eh , qui de tant de maux pourroit être l'auteur ?
 Qui , hors Catilina , peut vouloir nous détruire ?
 A de fausses lucurs vous laissez-vous séduire ?
 Que Manlius soit mort , qu'il l'ait sacrifié ,
 C'est prouver seulement qu'il s'en est délié.
 Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître ,
 Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
 Plût aux Dieux , que moins lent à punir ses forfaits ,

Du

Du Chef des Conjurés Céson nous eût défaits ;
Si de quelques succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus,
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?
Bientôt jusques sur vous leur fureur va s'étendre ;
Mais c'est trop s'arrêter.

CATON.

Consul, daignez attendre ;
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux ,
Vous osiez exposer des jours si précieux.
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite :
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.
Mais je vois Lucius, que vient-il nous apprendre ?

SCENE III.

CICERON , CATON , LUCIUS.

LUCIUS.

QU'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre ;
J'entens déjà son nom voler de toutes parts ,
Et déjà ses soldats ont bordé les remparts.
Sans le secours heureux que le Ciel nous envoie ,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vû trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du Palais de Sylla ,
Renverser , foudroyer nos plus fermes cohortes ;
Trois fois , mais vainement, il a tenté les portes ;
Je l'ai vû presque seul se mêler parmi nous ;
J'ai vû Céson lui-même expirer sous ses coups :
De qui l'ose attaquer la ruine est certaine ,
Et Ruffus contre lui ne se soutient, qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers , il est tems de partir.

H

SCENE IV.

CICERON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

S Eigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
 Au soldat furieux laisse à peine un passage ?

CICERON.

Rassurez-vous, ma fille, & restez en ces lieux ;
 Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux :
 Ce Temple, en attendant, vous servira d'azile :
 Que sur Rome & sur moi votre cœur soit tranquile.

SCENE V.

TULLIE seule.

F Spoir des malheureux ! Dieux, soyez mon recours :
 Hélas ! c'est de vous seuls que j'attens du secours.
 A quel excès de maux me voilà parvenue !
 On me fuit, on se tait : ô soupçon qui me tue !
 Que je crains les malheurs de ce fatal décret
 Que mon pere a paru m'accorder à regret !
 Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
 Ne devois-je pas mieux pénétrer son silence ?
 J'entens avec fureur nommer Catilina ;
 On dit qu'il se retranche au Palais de Sylla,
 Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître :
 Est-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devoit être ?
 Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?
 Quel usage fait-il de sa fidélité ?
 Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense,
 Et tous jusqu'à Probus, évitent ma présence !
 D'un funeste décret n'aurois-je armé sa main,
 Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain ?
 Cruel Catilina, sois perfide ou fidèle,
 Que tu coutes de pleurs à ma douleur mortelle !

Que dis-je ? & Manlius qu'il a sacrifié,
 Ne l'a-t'il pas déjà plus que justifié ?
 Ne l'aimerais-je donc que pour lui faire outrage ?
 Dieux ! éloignez de moi cet horrible nuage :
 On vient , c'est lui : je sens redoubler mon effroi !

SCENE VI.

CATILINA *sans épée, un poignard à la main*, TULLIE !

TULLIE.

Seigneur , en quel état vous offrez-vous à moi ?
 Quoi ! tout couvert de sang ! Quel désordre effroyable !
 A qui réservez-vous ce fer impitoyable ?
 Que vois-je !

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu ;
 Honteux de vivre encor , ou d'avoir tant vécu.
 Dieux ! qui m'abandonnez à mon sort déplorable ,
 Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
 En vain pour le chercher j'échape à mille bras ,
 Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas :
 Tandis qu'au désespoir mon cœur est tout en proie ,
 Mes cruels ennemis se livrent à la joye.
 Ce fer , que je gardois pour leur percer le flanc ,
 Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE *à part*.

Fatale vérité que j'ai trop combattue ,
 De quel affreux éclat viens-tu fraper ma vûe !
 Ecoutez-moi, Seigneur , & reprenez vos sens ;
 Qui peut vous arracher ces terribles accens ?
 Si vous êtes vaincu , mon pere est donc sans vie ?

CATILINA.

Eh, fait-il seulement qu'on meurt pour la Patrie ?
 Ce n'est pas vous , c'est lui que je cherche en ces lieux ;
 Fuyez , éloignez-vous d'un amant furieux.
 Dieux ! après tant d'exploits dignes de mon courage ,
 Il ne me restera qu'une inutile rage !

Ah ! si j'eusse manqué de prudence ou de cœur ;
 Je pourrois au destin pardonner mon malheur :
 Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible ?
 Et que falloit-il donc pour me rendre invincible ?
 Intrépides amis, dignes d'un sort plus doux ,
 Vous êtes morts pour moi, j'ose vivre après vous !
 Quoi ! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme ,
 N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
 Et moi, triste jouet du perfide Céson
 Je suis vaincu deux fois, & par toi, Cicéron !
 Quoi ! dans le même instant qu'il faut que Rome tombe,
 C'est toi qui la soutiens, & c'est moi qui succombe !
 Mon génie accablé par ce vil Plébéien ,
 Sera donc à jamais la victime du sien !
 Après m'avoir ravi la dignité suprême,
 Ce timide mortel triomphe de moi-même !
 Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs
 Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs :
 Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes,
 Puisque c'est Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes !
 O ! de mon désespoir, vil & foible instrument ,
 Tu me restes donc seul dans ce fatal moment ?
 Mes généreux amis sont morts pour ma défense ,
 Et pour comble d'horreurs je mourrai sans vengeance.
 Dieux cruels ! inventez quelque supplice affreux ,
 Qui puisse être pour moi plus triste & plus honteux.

TULLIE.

Malheureux ! que dis-tu ? Quand la mort t'environne ,
 Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne ,
 Et gémit de laisser des crimes imparfaits ?

CATILINA.

Qu'entens-je , on m'ose ici reprocher des forfaits !
 Cœur foible , qui rampant sous de lâches maximes ,
 Croyez l'ambition une source de crimes ;
 Vaine erreur , qu'un grand cœur sçut toujours dédaigner ,
 Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
 Rome esclave , sans frein , avoit besoin d'un maître ;
 J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être :
 C'est moi : Si vous osez condamner ce projet ,
 Vous ne méritiez pas d'en devenir l'objet.

N'auriez-vous pas voulu , pour gouverner l'Empire ,
Que j'eusse de Caton consulté le délire ?
Ou que faisant un choix plus conforme à vos vœux ,
J'eusse , pour avilir tant d'hommes généreux ,
Donné ma voix au Dieu que le Sénat révère ,
Lui , dont la seule gloire est d'être votre pere ?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA *montrant son poignard.*

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis , craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Ecoutez-moi , cruel ! avant que la fureur
Achéve d'aveugler votre indomptable cœur :
Les momens nous sont chers , & celui-ci peut-être
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor si dans les champs où préside l'honneur ,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur ,
Je vous voyois chercher une sorte de gloire ,
Je pourrois sans rougir chérir votre mémoire.
Mais se donner la mort pour de honteux complots ;
Est-ce donc là mourir de la mort des héros ?
Je devrois vous haïr , mais votre mort prochaine
Eteint tout sentiment de vengeance & de haine ;
Mon cœur , de ses devoirs autrefois si jaloux ,
Qui malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous ,
Se fit de votre perte un devoir légitime ,
Ne sçait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
Barbare ! si jamais vous futes mon amant ;
Si la mort vous paroît un frivole tourment ,
Craignez-en un pour vous plus cruel , c'est moi-même ;
C'est une amante en pleurs qui vous perd & vous aime ;
C'est ma douleur qui va me conduire au tombeau :
Voulez-vous en mourant devenir mon Bourreau ?
Reconnoissez ma voix , c'est la sœur Tullie ,
Que l'amour vous ramène & vous reconcilie ;
Qui veut vous arracher à votre désespoir ,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez , Catilina , que Rome est votre mere ;

Qu'à vous plus qu'à tout autre elle doit être chère ;
 Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
 Un Peuple à qui les Dieux ont soumis l'Univers ;
 Pour sauver votre honneur , n'employez d'autres armes
 Qu'un retour vertueux , vos remords & mes larmes.
 Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
 De votre propre sang , ni du sang des Romains ,
 Je vais vous dérober au coup qui vous menace.
 Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace est dans mes mains , cœur indigne du mien ;
 Cicéron vous a-t'il déjà transmis le sien ?
 Moi fléchir , moi prier , moi demander la vie !
 L'accepter , ce seroit me couvrir d'infâmie..

TULLIE.

Eh bien , cruel , méprise un pardon généreux ,
 J'y consens ; mais du moins dans ton sort malheureux ,
 De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite ?
 C'est-là le trait cruel qui déchire mon cœur :
 Ah ! s'il vous touche encor , respectez mon malheur.
 Si de vous obéir ce cœur étoit capable ,
 J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
 Dans l'état où je suis , loin de vous attendre ,
 C'est vous qui devriez m'exciter à mourir ,
 Et même me prêter une main généreuse :
 Cachez à mes regards cette douleur honteuse ;
 Que craignez-vous ? Ma mort ? La mort n'est qu'un instant
 Que le grand cœur défie , & que le lâche attend.
 Vous m'indignez. Je sens que ma raison s'égare.

TULLIE.

Frape ; mais malgré toi tu me suivras , barbare :
 Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens ;
 Je ne me connois plus dans ces affreux momens :
 Quoi ! c'est Catilina qui manque de constance !
 Malheureux ! qu'attens-tu ? Sans armes sans défense ;
 Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux :
 Veux-tu que je te yoye égorger à mes yeux ?

Ingrat, suis-moi du moins une fois en ta vie.
Reconnois par pitié l'empire de Tullie ;
Tu n'as que trop bravé sa tendresse & ses pleurs :
Remets-moi ce poignard.

CATILINA *Je perce , & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout est fini pour moi ; mais si je perds la vie ,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs , Tullie ; & que prétendez-vous
D'un cœur , dont la mort seule éteindra le courroux ?
Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.
(*Voyant arriver les Conjurés qu'on mène au supplice.*)
Voilà le dernier coup que me gardoit le sort.

SCENE DERNIERE.

CATILINA, CICERON, CATON, TULLIE,
LENTULUS, CETHEGUS, LES LICTEURS.

CETHEGUS, *en passant , avant que le Consul paroisse.*

A Dieu , Catilina , nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés , ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.

(*Voyant paroître Cicéron & Caton.*)

Il ne me restoit plus, pour comble de douleur ,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.

(*à Cicéron.*)

Approche , Plébéïen , viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.

(*à Caton.*)

Et toi , dont la vertu ressemble à la fureur ;

Au gré de mes desirs tu feras son malheur.

Cruels , qui redoublez l'horreur qui m'environne ;

(*Il fait un mouvement pour se lever.*)

Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne !

Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.

O, César ! si tu vis , je suis assez vengé.

F I N.